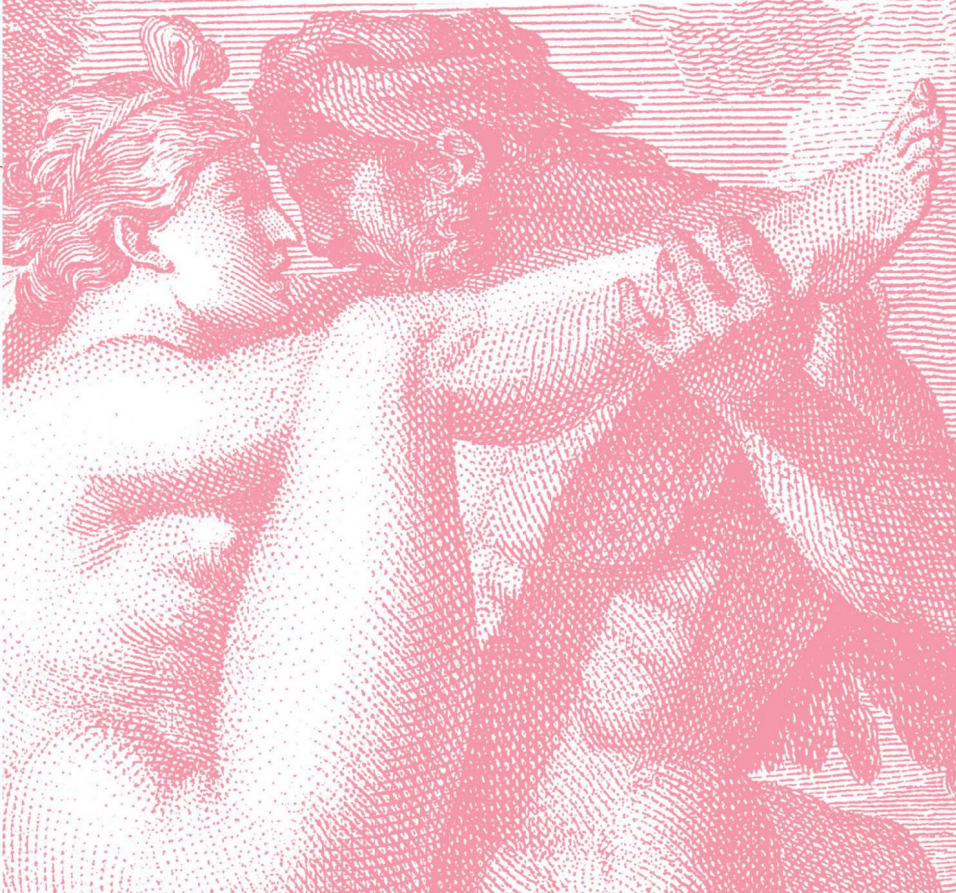


Jacques Drillon  
Six érotiques plus un



DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions du Promeneur

*Charles d'Orléans*,  
de Robert Louis Stevenson  
(traduction, préface et notes, 1993)

*Eurêka*, généalogie et sémantique  
du verbe trouver (1995)

*Tombeau de Verlaine*  
(dossier, 1996)

*Les gisants*, sur « La mort des amants »  
de Baudelaire (2001)

Chez d'autres éditeurs

*Le veilleur*,  
récit (J.-C. Lattès, 1984)

*Notes de passage*,  
journal d'amateur (Ramsay, 1986)

*Liszt transcripteur ou La charité bien ordonnée* (1986),  
suivi de *Schubert et l'infini : à l'horizon, le désert* (1996)  
(Actes Sud, nouvelle éd., 2005)

*Le livre des regrets*  
(Actes Sud, 1987)

*Traité de la ponctuation française*  
(Gallimard, « Tel », 1991)

*Charles d'Orléans ou Le génie mélancolique*  
(J.-C. Lattès, 1993)

*Suite des œuvres de Jacques Drillon en fin de volume*

Six érotiques plus un



Jacques Drillon

## Six érotiques plus un

*Dessins d'Augustin Carrache (1557-1602)  
gravés par Pierre de Jode l'Ancien (1602)  
et Jacques Joseph Coigny (Didot, 1798)*



Gallimard

Projet graphique :  
Pier Luigi Cerri.

Document de couverture : Augustin Carrache (1557-1602),  
*Hercule et Déjanire*, gravure (détail).

© *Éditions Gallimard*, 2012.

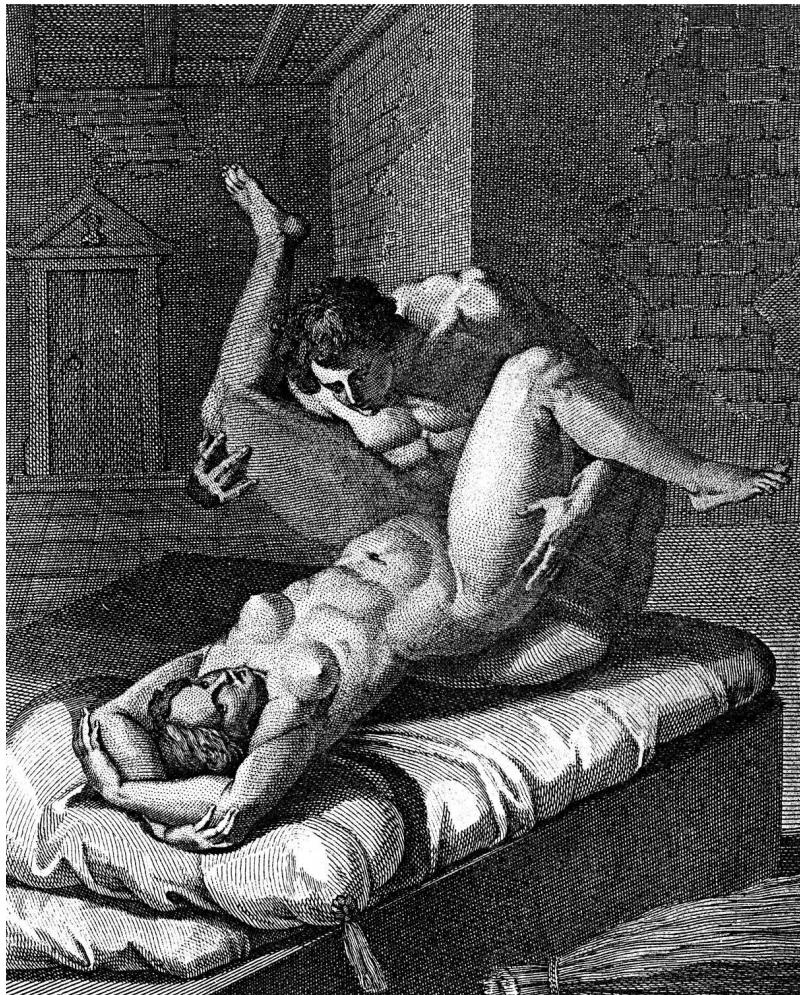
*« Si vous avez compris, vous avez sûrement tort. »*

Jacques Lacan





|                    |     |
|--------------------|-----|
| Le couloir         | 13  |
| La cuisine (1)     | 25  |
| Le salon           | 31  |
| La cuisine (2)     | 53  |
| La cage d'escalier | 57  |
| La cuisine (3)     | 63  |
| Le vestibule       | 69  |
| La cuisine (4)     | 97  |
| Le studio          | 105 |
| La cuisine (5)     | 115 |
| Le bureau          | 125 |



POLYENOS ET CHRISIS

## *Le couloir*

Chère V\*,

Dans l'hôtel minable, ou plus justement miteux, où j'ai logé cette nuit à Paris, j'occupais une chambre qui ressemblait à un recoin, à un placard, et située au milieu d'un couloir lui aussi d'une surprenante étroitesse. La salle de bains avait de quoi faire sourire : on avait à peine la place d'y entrer les deux pieds. La toilette était en face ; un quart de tour à gauche, et c'était la douche ; un huitième de tour à droite, et c'était un lavabo d'angle, si petit et si encombré de son robinet qu'il était illusoire de chercher à y mettre les mains.

Je suis revenu vers minuit, et me suis couché tout de suite en gardant ma chemise. Pendant une demi-heure j'ai lu les souvenirs de Paul Auster, et puis j'ai éteint.

Alors que j'allais m'endormir, j'ai cru percevoir un gémissement. J'ai tendu l'oreille. Au même étage, tout près, une femme jouissait. Ou plutôt cherchait à jouir. Sans allumer, je me suis levé, tremblant, et j'ai ouvert la porte. Le couloir était plongé dans une obscurité presque complète ; seule une veilleuse, située au-delà d'un coude, et que je ne pouvais voir, laissait deviner sa lueur. Une fois la porte ouverte, les gémissements se sont révélés d'une présence et d'une proximité étonnantes. Il me semblait qu'il n'y avait plus de cloisons, qu'on les avait levées d'un coup, et qu'il m'aurait suffi de tendre la main pour toucher les cheveux de cette femme. Mon sexe durci passait entre les deux pans de ma chemise et luisait comme un ivoire. Une voix masculine, peu distincte, a prononcé quelques mots d'anglais dont je n'ai compris que les derniers : « ... *your leg* ». La femme s'était tue pendant qu'il parlait. Quelques secondes plus tard, elle recommençait.

Dans ce silence tranquille et chaud, cette obscurité à peine rosissante, sa voix sonnait presque trop. Elle se teintait d'angoisse. Ce halètement, c'était une attente plus qu'un plaisir, une imploration, comme une main qui se crispe sur une épaule. J'entendais la *salive reprise sur sa lèvre*, le fond rauque de l'impatience, et cette poussée brutale de la voix sur la fin, qui correspondait à chaque coup porté par

l'amant. Il n'allait pas assez loin pour elle, pas assez fort. Du moins le pensais-je.

Pour tout vous avouer, j'étais bouleversé. Cette voix passait les bornes. Je ne savais quoi faire de moi, de ce couloir, de cet hôtel. Je me passais un doigt sous les bourses, avec la tentation passagère et sournoise de me l'enfoncer dans le cul, dont je me bornais à effleurer les abords. Je ne bougeais pas davantage. Je craignais que tout ne s'arrête, je redoutais que tout continue. Je voulais retarder le moment de me branler, dans l'espoir que cette musique essentielle et drue allait gagner encore en intensité. Mais à l'inverse je ne voulais pas jouir après elle. Comment savoir? Comment sentir le bon moment, sans être au cœur de cette chair blanche d'Anglaise? sans l'agripper de mes propres mains? la fouailler de mon propre membre?

Soudain, elle a déchargé. Dans un long grognement de délivrance, de reconnaissance. Quelle récompense! Elle a joui comme on chie, dans ce sursaut de volonté, ce spasme énergétique qui apaise et libère, cet épuisement qui rend neuf et fort.

J'étais comme fou : tout allait de travers, j'étais en retard, que faire? Je chavirais de désappointement.

Je n'ai pas chaviré longtemps. Le lit s'est remis à grincer, et la voix à s'élever, lancinante de hâte contrainte. De nouveau,

elle cherchait. De nouveau, elle devinait la délivrance cachée dans ses flancs. La voix prenait un timbre ondulant, comme venue d'une source en mouvement : l'Anglaise remuait la tête, à gauche, à droite, Mélisande mise à mal par Golaud. Ses cheveux, je les devinais collés par la sueur, étalés en soleil autour de son front. De nouveau les poussées, et leur accent final. Deux brèves une longue : l'anapeste du désir. Vous qui êtes à la fois universitaire et musicienne, vous sentez ce que je vous dis.

Soudain le tableau a basculé. Dans le couloir sombre où j'étais, sexe en main comme une chandelle mouchée, un bruit s'est fait entendre. On ouvrait une porte, sur la droite. Je n'étais plus seul.

Aucune lumière supplémentaire, seulement une tête, des cheveux droits qui se balançaient. D'où je me trouvais, je ne voyais que cela : le sommet d'une tête, bas placée, les cheveux longs, pâles, immobiles et presque silencieux. Une épaule, aussi. L'Anglaise haletait. Un temps assez long s'est écoulé, pendant lequel la silhouette entrevue s'est redressée, fatiguée sans doute par la station courbée. J'ai deviné un long ticheurte, des ongles de pieds vernis. La fille écoutait l'Anglaise. J'avais lâché mon membre, qui s'était recroquevillé d'un coup.

Un mouvement de ma jambe, pourtant prudent, a fait

craquer le plancher, sous la moquette. Ce bruit, c'était comme un retour sur terre. La fille a tourné brutalement la tête, m'a vu et a disparu. J'ai vu la porte se refermer. Pendant quelques minutes, rien ne s'est passé; je gardais en mémoire le mouvement des cheveux, toujours en retard sur celui de la tête, allant dans un sens quand elle allait dans l'autre; l'Anglaise avait adopté un gémissement de croisière, ni trop fort ni trop faible, un gémissement au long cours. La porte s'est entrouverte de nouveau, fort silencieusement (et j'ai compris alors qu'elle n'avait pas été fermée, seulement repoussée), et avec une extrême lenteur. Je sentais mon sexe durcir de nouveau. Il semblait suivre le mouvement de la porte, se dressant à mesure qu'elle s'ouvrait. La silhouette blanche a réapparu avec prudence, tournée vers moi, cette fois, dos au plaisir de l'Anglaise. Elle s'est appuyée au chambranle de la porte; j'ai vu briller une bague et deux yeux tournés vers moi.

La fille était immobile, les deux mains le long du corps. Nous nous regardions sans un mouvement, sans intentions. J'ai pris mon sexe dans la main droite, et j'ai commencé à me masturber lentement, faisant apparaître et disparaître mon gland dans l'intérieur de mon poing. La lumière qu'il renvoyait clignotait. J'entendais l'Anglaise, je regardais la fille. Ce que j'avais pris pour un ticheurte était en

réalité une chemise de nuit courte, qui s'interrompait très au-dessus du genou, avec des volants aux épaules. Elle avait à présent les deux mains sur les cuisses, une jambe légèrement en avant. J'avais encore ralenti le rythme de ma main droite. L'Anglaise, de son côté, avait accéléré ses plaintes, les montant d'un ton, les poussant plus fort, plus clair, comme si elle avait tout oublié, et s'était mise à parler nettement le langage du plaisir. Son lit grinçait parfois. J'ai passé la langue sur mes lèvres sèches, et aussitôt, la fille du couloir a glissé une main sur le bas de son ventre, et l'a fortement appuyée dessus, comme un enfant qui a envie de faire pipi.

La chemise de nuit était froncée de plis qui tous convergeaient vers la main. La fille ne faisait aucun mouvement. J'ai moi-même arrêté tout à fait de bouger ma main droite. La scène semblait figée dans une image unique.

Avec une prudence extrême, je me suis alors déplacé d'une trentaine de centimètres vers la droite, en rasant le mur, en m'y frottant le dos. Je voulais montrer à la fille que je me dirigeais dans sa direction, mais non pas vers elle. Le bruit doux du frottement, couvert à intervalles réguliers par la voix de l'Anglaise, attestait mon intention. Elle ne s'y est pas trompée. Elle n'a eu aucune réaction de défense, n'a pas lâché son pubis. Enhardi, j'ai prolongé mon déplacement d'une cinquantaine de centimètres. Puis d'un mètre,



d'un autre, et encore d'un autre. Entre chaque translation, je marquais une pause ; mes jambes se rejoignaient, mes pieds parallèles se remettaient au garde-à-vous. Un appri-voisement. Au bout d'un instant, nous aurions pu, elle et moi, en étendant un bras, nous effleurer le bout des doigts. L'Anglaise a poussé une sorte de bref rugissement, et a clairement prononcé : « *Do it, do it!* » Je n'ai plus bougé. De quoi voulait-elle parler exactement ? Que décrivait-elle ? Le rugissement avait remplacé le gémissement, tout aussi régulier, comme un instrumentiste qui aurait troqué son saxophone contre un trombone. Je me suis alors déplacé une dernière fois, pour faire face à la fille. Nos regards étaient plantés l'un dans l'autre et ne se quittaient pas une seconde. Je voyais nettement un visage, un nez légèrement busqué, un front bombé, une bouche petite. La différence de taille avait amené sa tête à s'incliner un peu vers l'arrière, et m'avait fait, à l'inverse, baisser les yeux. Doucement, avec d'infinies précautions, j'ai repris mon sexe en main, et j'ai recommencé ma caresse. Face à moi, la fille a lâché son bas-ventre, et par un mouvement des doigts qui ressemblait à la marche d'une araignée, a remonté progressivement sa chemise de nuit ; je voyais le muscle de son bras jouer sous la peau ; quand elle a eu atteint le bas du tissu, elle l'a remonté doucement jusqu'au nombril. Alors elle a glissé l'autre main dessous, qu'elle a

posée sur un sein. Je voyais le ventre un peu enflé, les poils fins qui luisaient un peu, les cuisses serrées. Aussitôt, la jambe gauche s'est détachée de la droite, le pied a remonté le long du mollet, jusqu'au genou, où il a semblé se caler. Et puis elle n'a plus bougé, droite sur une jambe, semblable à un héron, appuyée au mur, une main sur le sein.

C'est alors que l'Anglaise a joui. Le rugissement de lionceau, au lieu de s'interrompre, s'est prolongé au-delà de la normale, comme si elle avait eu une inépuisable réserve d'air dans les poumons ; un air dont elle s'est vidée longuement, jusqu'à l'extinction totale. Mais le lit grinçait toujours.

J'ai serré plus fort mon sexe, et je me suis ouvertement branlé. Je regardais toujours le ventre de la fille, l'angle formé par la jambe repliée. Et je vis une main s'y diriger, droite et ferme, sachant où elle allait, prête à se mettre en forme. Arrivée à la hauteur du pubis, elle s'était incurvée en coquille, les doigts arrondis, le majeur dépassant légèrement. De fait, elle s'est adaptée parfaitement à l'arrondi du mont de Vénus, le majeur un peu crochu planté dans l'orée de la vulve. Elle s'est mise à remuer verticalement la main, son médius entrant et sortant, appuyant au passage sur le clitoris. Le mouvement était rapide. J'ai remonté les yeux, et j'ai trouvé les siens. Face à face, nous cherchions nous aussi le plaisir. Elle avait la bouche légèrement entrouverte, ses

dents brillèrent, sa respiration était rapide, les ailes de son nez se gonflèrent un peu à chaque inspiration.

Le lit des Anglais a grincé plus fort, et l'homme a joui à son tour, par émissions brutales et sonores, et s'est laissé retomber d'un coup, arrachant au sommier une plainte finale. La fille en face de moi a pressé le mouvement, en halestant, son bras s'agitait comme un mécanisme de machine à coudre, et le mien n'était pas plus lent. Les cheveux eux aussi tremblaient. Que voyait-elle dans mes yeux? Qu'y cherchait-elle? Elle voulait jouir, jouir le plus vite possible à présent, et puisait en moi une force qui mêlait l'espoir, la hâte et l'abandon. La main sur le sein y était agrippée comme au rocher saillant d'une falaise.

J'ai eu soudain la vision totale de cette complète dissymétrie : la jambe repliée, la chemise de nuit remontée d'un côté, les bras qui s'ignoraient l'un l'autre. Et j'ai déchargé en écarquillant les yeux. Le premier jet est parti en tournoyant et s'est posé sur un pli de la chemise de nuit. Le deuxième sur la main de la fille, et les autres par terre.

J'ai vu ses sourcils se froncer, sa bouche s'ouvrir en grand, sa tête remuer à gauche et à droite, et elle s'est soudain figée dans une fantastique crispation du corps, le dos courbé, le menton contre la poitrine; elle semblait un insecte prêt à mourir. Il s'est fait entendre un ronflement aigu, un roucou-

lement plutôt ; elle a été secouée de trois ou quatre sursauts, à la faveur desquels les cheveux touchèrent ma main, elle tirait sur l'entrée de sa vulve, comme pour ouvrir un couvercle.

Et puis tout s'est arrêté.

Elle s'est lentement redressée, encore haletante. Elle a fermé la bouche. J'ai déroulé ma main, qui a repris sa forme normale.

J'ai appuyé ma tête au mur ; je ne la regardais plus. J'ai repris mon souffle, et je sentais mon sexe ployer, se coucher. J'entendais la respiration plus silencieuse de la fille, la chemise de nuit qui retombait.

Nous avons échangé un regard ; dans le sien, où je ne m'attendais pas à lire quoi que ce fût d'exceptionnel, j'ai vu du soulagement. C'était en tout cas inattendu. Et d'une voix soyeuse et chuchotée, elle a seulement prononcé : « *Enfin!* »

Nous nous sommes effleuré le bout des doigts ; les siens étaient mouillés.

Et nous avons regagné nos chambres respectives. L'Anglais ronflait déjà.

Voilà, chère V\*, ce qu'a été ma soirée dans cet hôtel haïssable et biscornu. Vous avouerez qu'il avait des qualités cachées.

Jacques Drillon est né à Paris. Il est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages (musicographie, grammaire, critique, récits, essais) et de nombreuses traductions. Conférencier, récitant, directeur artistique d'enregistrements, il est journaliste au *Nouvel Observateur* et a enseigné la linguistique à l'université de Cergy, et la stylistique à l'université de Paris-VIII.

Au Promeneur, il a traduit, annoté et préfacé le *Charles d'Orléans* de Stevenson (1993), publié *Eurêka* (1995), *Les gisants* (2001) et réuni les textes de *Tombeau de Verlaine* (1996).



# Six érotiques plus un Jacques Drillon

Cette édition électronique du livre  
*Six érotiques plus un* de Jacques Drillon  
a été réalisée le 17 juillet 2012  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070137541 - Numéro d'édition : 241708).

Code Sodis : N52312 - ISBN : 9782072467691

Numéro d'édition : 241710.